

MASSACRE DES JUIFS EN RUSSIE

On se fait, en Canada, une idée complètement inexacte de ce qu'est le Juif en Russie. Dans les pays occidentaux, les Juifs sont depuis des siècles mêlés aux races indigènes; ils jouissent des mêmes droits que tous les autres citoyens, — fréquentent les mêmes écoles, sont aptes à tous les emplois. La fusion s'est si complètement établie qu'il n'y a aucune différence entre les Israélites et les individus des autres religions. Il est loin d'en être ainsi en Russie. La race juive persécutée, parquée dans de certaines localités avec défense de s'en éloigner, privée de par la loi de la faculté de posséder des terres, tenue à l'écart de tous emplois et fonctions publiques; cette race, disons-nous, à vu se développer tous ses mauvais instincts.

Le Juif russe s'efforce, en général, d'éviter tous les travaux pénibles ou difficiles; pas un n'est maçon, ni charpentier, ni cultivateur. Tous recherchent les travaux faciles, les occupations qui permettent de gagner aisément de l'argent sans s'inquiéter jamais de l'honnêteté des moyens à employer; ils se font usuriers, commissionnaires, cabaretiers, soumissionnaires de travaux publics, etc. Les Juifs, en un mot, ont accaparé toutes les industries, tout le menu commerce. Il faut dire aussi que la tâche leur était singulièrement facilitée. Le paysan, l'ouvrier russe sont, en général paresseux, enclins à l'ivrognerie, bohémiens, si on peut dire ainsi, car ils ne songent qu'au moment présent sans se préoccuper du lendemain.

Cet état de choses a depuis longtemps créé une haine vivace, une inimitié profonde entre les deux races.

Si l'on ajoute que depuis plusieurs années les récoltes ont manqué en Russie, ce qui a augmenté encore la misère du peuple, on comprendra facilement qu'il ne fallait qu'un étincelle pour faire éclater l'incendie.

Le 15/27 avril, dans l'après-midi, dans la ville d'Elisabethgrad, gouvernement de Kherson, un paysan russe, qui buvait en compagnie de quelques individus dans un cabaret tenu par un Juif, cassa son verre par mégarde. Si le paysan russe aime à boire, tout le monde sait ici qu'il n'aime pas à payer la "casse." Le maître du cabaret réclame trois copecks (7 1/2 centimes) pour le prix du verre, que le paysan refuse de payer; de là une lutte dans laquelle le Juif porte un coup au paysan. Les compagnons de ce dernier prennent fait et cause pour lui; ils se précipitent hors du cabaret en criant: "Nachik biout! — On bat les nôtres!" La foule qui emplissait les rues avoisinantes et qu'on évaluait à un millier d'hommes, répète avec fureur ce cri: on bat les nôtres! En un clin d'œil l'alarme se répand dans la ville entière et les désordres commencent.

La ville d'Elisabethgrad a une population de 44,000 habitants dont environ 15,000 Juifs. En quelques heures, toutes les maisons des Juifs sont mises au pillage, les rues sont remplies de débris de pianos, de glaces, de meubles, d'étoffes qu'on jette par les croisées. Tous les carreaux sont cassés, les fenêtres brisées. Dans l'intérieur des maisons c'est pis encore: tout est détruit, les habillements, la vaisselle sont en morceaux; jusqu'aux lits de plume (qui composent presque exclusivement en Russie le coucher des gens du peuple) et aux oreillers, qui sont éventrés et dont le duvet est jeté par les fenêtres, de sorte que le lendemain, suivant l'expression pittoresque d'un témoin oculaire, les rues semblaient couvertes de neige.

L'attaque a lieu d'abord contre les caisses des usuriers et des Juifs riches, contre les établissements de boissons, les dépôts d'eau-de-vie, les boutiques appartenant aux Juifs, qui toutes sont mises à sac. Derrière les bandits viennent les femmes et les enfants qui font main basse sur tout ce qui se trouve à leur convenance.

Les hommes, eux, à de rares exceptions près, semblent poussés uniquement par la furie de la destruction, dans le premier moment, ils ne veulent même pas profiter

de l'argent qu'ils trouvent; ils jettent la monnaie par les fenêtres; quant aux billets de banque, ils les déchirent en morceaux. D'après les dires des Juifs eux-mêmes, l'un d'eux a donné 200 roubles (5,000 francs) à la foule pour le désarmer, un autre 1,000 roubles, beaucoup donnaient par 200, par 150 roubles.

La seule chose dont la foule s'empare avec ardeur, c'est l'eau-de-vie. Dans les grands entrepôts de MM. Méréjowski, Péisokowitch, Slobodski, etc., tous les tonneaux sont défoncés en sorte que ces caves sont littéralement inondées, au point que les futailles y nagent dans l'eau-de-vie.

Disons enfin que dans la principale synagogue les carreaux seuls ont été entièrement détruits. Quant aux maisons russes, pas une n'a été attaquée, les propriétaires s'étant empressés d'y tracer de grandes croix à la craie et d'exposer aux fenêtres, bien en évidence des croix et des images de sainteté russes.

Ce n'est qu'après les plus grands efforts que l'autorité réussit à rétablir l'ordre dans la ville.

C'est là le premier acte du drame sanglant qui devait bientôt se reproduire dans de plus grandes proportions encore sur une foule d'autres points.

* *

La nouvelle des troubles d'Elisabethgrad se répand bientôt dans toutes les localités voisines et parvient rapidement à Kieff et à Odessa.

Le 21 avril, à Odessa, quelques boutiques juives sont mises au pillage; mais là l'autorité a pris des mesures énergiques. Plusieurs arrestations sont opérées et le calme se rétablit momentanément.

Deux jours après, le 23 avril, à Kieff, sur une grande place située à côté du monastère Michel, il y avait foule pour voir les représentations d'une jeune acrobate de dix ans qui faisait des exercices sur la corde. Il va sans dire que, dans la foule, se trouvaient beaucoup de juifs. Tout d'un coup un gamin russe frappe on ne sait pourquoi un autre gamin juif qui était à côté de lui. Un gordovoi (soldat de police) veut arrêter ces deux polissons. Mais la multitude se jette sur lui, lui arrache des mains le petit Juif auquel elle se met à donner des coups. Puis, prise d'un véritable accès de démence, cette foule abrutie se précipite sur tous les Juifs qui remplissaient la place. Ceux-ci prennent la fuite, mais on les poursuit avec des bâtons, des pierres. Pour échapper à cette fureur sauvage quelques Juifs se jettent dans le Dniéper, d'autres se cachent dans des bateaux, dans des chantiers de bois. La foule affolée arrête chaque passant en lui criant: "Fais le signe de la croix!" pour s'assurer que ce n'est pas un Juif. A ce moment arrive dans sa voiture un riche marchand juif; on l'arrête; le cocher qui veut protéger son maître est grièvement blessé. Enfin accourent des agents de police et ce pauvre diable de marchand est dégagé à grand-peine.

La nouvelle qu'on bat les Juifs à la Vladimirskaïa se répand bientôt dans le quartier de Polot. La foule qui, à cause du jour de fête, se trouve au bazar, se rue sur les marchands juifs qui font le commerce sur la place; ceux-ci se sauvent en abandonnant leurs marchandises. Plus de cinq cents individus se jettent dans les cabarets, exigeant qu'on leur donne gratis de l'eau-de-vie; en cas de refus, ils enfoncent les portes, brisent les carreaux. La police arrive, mais ce n'est qu'à l'aide de soldats appelés en toute hâte d'une caserne voisine qu'elle parvient à rétablir l'ordre. Dans cette rude échauffourée, il n'y a pas eu de morts, mais vingt-cinq individus ont été plus ou moins grièvement blessés. Ajoutons que la synagogue a été complètement détruite.

Le 27 avril, les désordres ont recommencé; une attaque a été dirigée, à la gare du chemin de fer, contre les Juifs qui se sauvaient en masse de la ville. Six cents arrestations ont été faites. Quant aux dommages, c'est par millions de roubles qu'il faut les évaluer. Ce sont surtout les pauvres qui ont souffert. Dans les casernes, on a dû recueillir près de dix-

huit cents familles. C'était un spectacle horrible à voir; la plupart de ces malheureux étaient à demi-nus, blessés, défigurés; des femmes, des enfants, des vieillards, tous affamés, sont restés près de deux jours sans nourriture, se désolant, implorant des secours.

* *

Les mêmes scènes sanglantes se reproduisent le dimanche suivant, à Bérézovka, village situé près d'Odessa. Il y avait, comme d'ordinaire, marché du dimanche; tout était tranquille, une partie même des acheteurs regagnaient leurs maisons. Tout à coup et sans que rien fit prévoir un mouvement, sans qu'une dispute, une querelle aient eu lieu, une foule ivre se jette sur les cabarets juifs, détruisant tout ce qu'elle rencontre, meubles, glaces, carreaux; défonçant les barriques d'eau de vie qu'elle traîne dans la rue. Pendant qu'une partie de ces pillards se livre à la destruction, l'autre enlève les marchandises et tous les objets de valeur. Tout est pris, empilé sur des chariots et emporté dans les maisons des bandits. A la nuit, le tumulte diminue; on ne compte pas de morts, mais beaucoup d'individus plus ou moins blessés; en outre, trois maisons incendiées.

A la nouvelle de ces désordres, les paysans des villages voisins accourent pour prendre part au pillage, qui dure toute la journée du 27. On assure que dans le village de Bérézovka on a volé pour plus de 80,000 roubles (200,000 fr.) de marchandises. Enfin, le 27 au soir, des Cosaques arrivent d'Odessa à marche forcée et l'ordre est rétabli.

Le dimanche 3 mai, à Smélo, un paysan vend une vache à un boucher juif qui l'invite à venir dans sa boutique pour recevoir son argent. A l'occasion de ce règlement, le juif donne un soufflet au paysan. Celui-ci se jette sur le Juif, une lutte furieuse a lieu entre eux, et pendant le combat le paysan se blesse à la main, par mégarde, avec un couteau qui se trouvait sur l'établi. Il court dans la rue, montre sa main couverte de sang et appelle au secours.

La foule s'émeut et, sans réfléchir, se précipite sur toutes les maisons et les boutiques juives, détruisant tout ce qu'elle rencontre. On évalue cette multitude à dix mille individus pour la plupart ouvriers des fabriques voisines. Deux compagnies de soldats sont impuissantes à rétablir l'ordre et les troubles continuent deux jours entiers jusqu'à l'arrivée de troupes venues en toute hâte de Kieff.

Nous avons dit que le 21 avril des désordres avaient commencé à Odessa, mais qu'ils avaient été promptement réprimés. Ce calme n'était que momentané. Le dimanche 3 mai, à 5 heures de l'après-midi, on remarque tout à coup un mouvement inaccoutumé dans les principales rues de la grande ville d'Odessa.

La foule remplissait la rue Elisabeth, se dirigeant avec de grands cris vers la rue Deribassoff, ramassant des pierres sur sa route et cassant, en passant, les carreaux des magasins.

Il y avait là au moins un millier d'hommes; Les habitants se sauvent en toute hâte dans les maisons, les boutiques se ferment; un officier de police court au devant de la foule et, par des paroles énergiques, parvient un instant à l'arrêter. On croit à un moment de calme. Tout d'un coup, on entend des craquements de vitres brisées.

Aux cris: hurra! les pierres volent de nouveau dans les fenêtres, dans les portes. La police est complètement impuissante à arrêter la foule; les cosaques sont accueillis par des sifflets et des volées de pierres. Vers sept heures la troupe commence à se montrer par petits détachements et prend position dans les rues. Enfin, le nombre des soldats augmente considérablement; les rues, les places sont cernées, et à huit heures l'émeute est apaisée.

Dans les conditions actuelles, il est à craindre que les désordres que nous avons décrits ne viennent à se renouveler. Quel serait donc le moyen à appliquer pour en prévenir le retour? A notre avis il serait indispensable de faire cesser ou du moins

d'affaiblir la cause première du mal. Il faudrait abaisser les barrières qui séparent les Juifs des autres sujets de l'Empire. Comme un gaz trop longtemps et trop fortement comprimé, la race juive se répandrait immédiatement sur tout le territoire de l'Empire, se mêlerait aux différents peuples qui l'habitent, se fondrait bientôt avec eux et finirait peut-être par cesser de constituer une race à part, source de dangers pour le pays.

DMITRI.

AGRICULTURE

CULTURE DU SARRASIN

On peut, dans le cours du mois, semer le sarrasin. Il croît dans des sols arides, sablonneux, peu fumés. Il faut l'exclure des terrains humides et froids: sa croissance est très rapide; nous conseillons aux cultivateurs de le semer sur des terrains inoccupés à cette époque de l'année. Ses fleurs offrent aux abeilles un butin excellent; ses graines sont aimées de la volaille et excitent les poules à pondre. En vert, il est un excellent fourrage pour les vaches et influe avantageusement sur la quantité de leur lait. Il ne faut pas le donner aux moutons. On sème le sarrasin à la volée, mais préférablement en ligne sur un seul labour. Le sarrasin vert peut aussi être utilisé comme engrais.

LES FOURRAGES AUXILIAIRES

Les fourrages ne sont jamais trop abondants dans une exploitation, car la plus riche est presque toujours celle qui entretient un nombreux bétail, à la condition, bien entendu, de tirer le meilleur parti de ce bétail, car il faut bien se garder de donner prise à cet ancien adage: "Le bétail est un mal nécessaire." Cet adage ne sera jamais vrai avec les cultivateurs intelligents qui doivent s'arranger de façon que les animaux de la ferme paient largement leur nourriture et fournissent du fumier gratuitement.

Nous connaissons bien des cultivateurs qui obtiennent ce résultat, et tous devraient atteindre le même but. Donc, il est indispensable de récolter la plus grande quantité possible de fourrages.

Nous voici arrivés à l'époque où les cultivateurs doivent prendre tous les moyens pour obtenir des fourrages auxiliaires pour le printemps prochain; il est d'autant plus nécessaire d'entrer largement dans cette voie que le rendement en foin, dans grand nombre de localités, sera d'un faible rapport, de même que les pailles qui sont fort courtes cette année.

Au printemps prochain, les besoins de fourrages se feront plus vivement sentir que dans le cours de l'hiver et, par conséquent, le cultivateur ne doit rien négliger pour se mettre à l'abri de ces besoins.

Les trèfles incarnats hâtifs et tardifs peuvent grandement combler les vides, et voici le moment de les semer l'un et l'autre, afin qu'au commencement de l'été prochain les animaux puissent avoir une nourriture abondante.

Il y a toujours avantage à fumer amplement la terre destinée à recevoir les graines de cette précieuse plante fourragère, car les rendements seront beaucoup plus considérables, et nous ajouterons que les récoltes suivantes en ressentiront les bons effets. Donc, à l'œuvre: lebezuez, fumez le mieux possible votre terre et semez de suite les trèfles; au printemps, vos bêtes pourront obtenir un excellent pâturage, alors que celles de vos voisins souffriront, parce qu'ils n'auront pas voulu entrer dans la voie féconde que nous vous indiquons.

Les cultivateurs qui, dès le commencement de l'été prochain ne pourront pas offrir à leurs animaux une nourriture suffisante, s'exposent à se trouver dans la dure nécessité de les vendre à bas prix, par conséquent à perte, parce qu'ils seront plus tard obligés d'en acheter d'autres à des prix plus élevés. — C. du Canada.

— Les nouvelles de Washington annoncent que le président Garfield continue à prendre du mieux.